

qu'elles sont des vérités, sont aussi des lois immuables et nécessaires, des règles inviolables de tous les mouvements de l'esprit. Ces vérités constituent l'ordre immuable que nous devons suivre, et que Dieu lui-même consulte dans toutes ses opérations.

Expliquons plus amplement ce que Malebranche entend par ordre, et comment cet ordre devient notre loi inviolable, la loi de Dieu lui-même, car là est le principe, non-seulement de toute sa morale, mais de sa doctrine de la providence et de l'optimisme. L'ordre consiste dans les rapports des perfections qui sont en Dieu. Toutes les perfections de Dieu, sans doute, sont infinies, mais non pas toutes égales. Malebranche, en effet, admet des infinis inégaux; ainsi une infinité de dizaines est dix fois plus grande qu'une infinité d'unités. On peut donc concevoir que les perfections qui sont en Dieu, et qui représentent tous les êtres créés ou possibles, quoique toutes infinies, ne sont pas toutes égales. Celles qui représentent les corps ne sont pas aussi nobles que celles qui représentent les esprits, et, parmi celles qui représentent soit les corps, soit les esprits, il y en a de plus parfaites les unes que les autres à l'infini. Malebranche fait dire au Verbe: « Si ce qui est en moi représentant corps était en tout sous la même perfection que ce qui est en moi représentant esprit, tu vois bien que je ne pourrais pas savoir la différence qu'il y a entre un esprit et un corps, puisque je ne puis découvrir les différences de perfection des créatures que par les différences qui setrouvent dans leurs idées (1). » Il y a donc une sorte de hiérarchie entre toutes les perfections et entre tous les êtres que Dieu renferme en lui, d'une manière intelligible. De là cette définition, donnée par Malebranche, de la loi suprême de l'homme et de Dieu: « Ordre immuable et nécessaire qui est entre les perfections que Dieu renferme dans son essence infinie auxquelles participent inégalement tous les êtres (2). » Les perfections des êtres sont les perfections

(1) 4^e Méditation.

(2) Traité de morale.

divines, auxquelles ils participent plus ou moins, selon le rang de leurs idées archétypes dans l'entendement divin; l'ordre qu'elles constituent n'est pas différent de l'ordre même des perfections de Dieu.

Cependant jusqu'ici cet ordre nous apparaît plutôt comme une vérité spéculative que comme une loi nécessaire. Nous voyons bien qu'un esprit est plus noble qu'un corps, mais non que ce soit un ordre qui ait force de loi. Pour le comprendre, il faut, avec Malebranche, considérer que Dieu s'aime par un amour nécessaire, qu'il aime davantage ce qui représente en lui plus de perfection, ou qu'il aime plus sa substance, en tant que participable par un être plus noble, qu'en tant que participable par un être moins noble. Si l'esprit intelligible est cent fois plus parfait que le corps, il l'aimera cent fois davantage. Il devra aimer plus l'homme que le cheval, le juste que le méchant. Ainsi l'ordre a force de loi par rapport à Dieu, ainsi Dieu lui-même est obligé de le suivre, par l'excellence même de sa nature, et non par aucune contrainte, sans nulle ressemblance avec le Saturne enchaîné par les destins dont parle Descartes. Or, cette loi éternelle, qui est en Dieu, qui est Dieu même, est notifiée à tous les hommes par l'union, quoique maintenant fort affaiblie, qu'ils ont avec la souveraine raison, ou en tant que raisonnables (1): « Loi terrible, dit Malebranche, menaçante, inexorable, que nul homme ne peut contempler sans crainte et sans horreur, même dans le temps qu'il ne veut point lui obéir. »

Dieu veut que nous aimions les choses comme lui-même il les aime. Tel est le fondement de la morale, telle est l'essence de la raison pratique qui, toujours la même, a commandé à tous les hommes de tous les temps et de tous les lieux. Avant toute autre loi positive, ou même religieuse, Malebranche place cette loi universelle de vérité et de justice. Avec quelle force ne réfute-t-il pas ceux qui prétendent que la révélation est la source unique de toute notion

(1) Entretien avec un philosophe chinois.

du juste et de l'injuste ! Comment s'y prendront-ils pour réfuter les plus dangereux sophismes et condamner les actions les plus infâmes des païens ? Pour tous ceux qui auront vécu en dehors de cette loi, il n'y aura donc plus ni vérité, ni justice ! Il n'y aura plus de différence morale entre Socrate buvant la ciguë et Néron assassinant sa mère ! « En ne méditant que sur des principes évidents, on découvrira les mêmes vérités que dans l'Évangile, car c'est la même sagesse qui parle par elle-même à ceux qui découvrent la vérité dans l'évidence des raisonnements, et qui parle par les Écritures à ceux qui en prennent bien le sens (1). » Le juste et le faux ne sont point, dit-il encore, des inventions de l'esprit humain, ainsi que le prétendent certains esprits corrompus. Il se moque de ces rares génies qui croient avoir trouvé dans l'amour propre les vrais principes de la morale naturelle (2).

L'obéissance à l'ordre, l'amour de l'ordre, amour naturel à l'homme quand il n'est pas sous l'empire de la passion, voilà le principe qu'il donne à toutes les vertus et à tous les devoirs. Non-seulement c'est la principale des vertus morales, mais l'unique vertu, la vertu mère, la vertu fondamentale, universelle, qui seule rend vertueuses les habitudes ou les dispositions d'esprit, et toutes les actions, quelles qu'elles soient. Le soldat, dit Malebranche, qui se précipite dans le danger par ambition ou par ardeur de tempérament n'est pas généreux. Qu'est-ce que cette prétendue noble ardeur, sinon de la vanité ou un jeu de machine ? Celui qui donne son bien aux pauvres par vanité ou par compassion n'est pas charitable, celui qui souffre les injures par paresse ou par dédain, n'est ni modéré ni patient. Ce sont vertus fausses ou vaines, dépendantes de la disposition du corps, indignes d'une nature raisonnable qui porte l'image de Dieu même. Amour libre, habituel et dominant de l'ordre immuable, voilà la vraie définition de la vertu. Tous

(1) *Recherche*, 6^e livre.

(2) 8^e *Entret. mét.*, part. 14. Il fait sans doute allusion à *Régis*.

sans doute nous aimons naturellement l'ordre ; les méchants, les démons eux-mêmes en ont quelque amour, et ils s'y conformeraient s'il n'en coûtait rien ni à leur passion ni à leur intérêt. Mais, pour être vertueux, il ne suffit pas d'aimer un peu l'ordre, de l'aimer de temps à autre, il faut l'aimer toujours, il faut l'aimer à tout prix.

L'amour de l'ordre ne se sépare pas de l'amour de Dieu ; on ne peut aimer l'ordre, sans aimer Dieu par-dessus toutes choses. L'ordre en effet ne veut-il pas que nous aimions les choses à proportion qu'elles sont parfaites, et Dieu n'enferme-t-il pas en lui-même, d'une manière infiniment parfaite, les perfections de toutes choses ? La charité ou l'amour de Dieu est donc une suite de l'amour de l'ordre. Rien, d'ailleurs, n'est plus propre, selon Malebranche, que l'idée de Dieu, comme ordre ou justice suprême, à régler notre amour envers lui ; cette idée étant moins susceptible que toute autre d'être corrompue par l'imagination et de nous faire illusion. Il est fâcheux que la théologie la plus aventurée, et les plus subtiles discussions sur la grâce, se mêlent trop souvent, dans ce beau livre de morale, aux plus incontestables vérités de la raison.

Comment ne pas s'étonner que l'auteur d'une morale si sévère et si pure, que le philosophe dont la doctrine pousse si loin le détachement des choses sensibles, ait eu à se défendre contre l'accusation d'épicurisme de la part d'Arnauld et de Régis lui-même (1) ? Malebranche, il est vrai, semble, au premier abord, traiter assez favorablement le plaisir. Il n'hésite pas à dire que tout plaisir est un bien, que le plaisir est un instinct de la nature, ou plutôt une impression de Dieu même qui nous incline vers quelque bien, qu'il est le caractère naturel et incontestable du bien, comme la douleur du mal (2). Mais il ajoute, ce qui n'a rien

(1) M. Ritter, dans son *Histoire de la philosophie du dix-septième siècle*, a le tort de renouveler cette vieille accusation. Il est difficile, dit-il, d'absoudre Malebranche d'avoir, par sa doctrine, donné la main à l'eudaïmonisme.

(2) *Recherche*, 2^e livre, chap. v.

d'épicurien, qu'il est souvent avantageux de fuir le plaisir et de supporter la douleur, quoique l'un soit un bien et que l'autre soit un mal. En outre il combat, comme le dernier aveuglement, la maxime perverse et impie, que suivre les passions, c'est obéir à Dieu et à la voix de la nature (1). Cela n'est nullement contradictoire, répond-il à Régis, car si le plaisir est un bien, ce n'est pas le souverain bien, et s'il nous rend actuellement heureux, ce n'est pas à dire qu'il nous rende solidement heureux. Mais comment Dieu a-t-il pu nous exciter par le plaisir aux choses sensibles et en même temps nous défendre de les aimer? N'est-ce pas un piège tendu par le Créateur à la créature?

Il fallait, selon Malebranche, qu'il en fût ainsi pour le bien et pour la conservation du corps. Otez ce sentiment prévenant du plaisir ou de la douleur qui nous avertit, sans le secours de la réflexion, de ce qui nous est nuisible ou salutaire, notre esprit serait absorbé par le soin du corps, et un seul moment de distraction nous serait fatal.

Mais, quoique nous sentions du plaisir dans l'usage des choses sensibles, Malebranche interdit de les aimer, parce qu'elles n'ont rien d'aimable en elles-mêmes, parce qu'elles ne sont pas la cause, mais l'occasion du plaisir. Il faut, dit-il, aimer la cause du plaisir, d'accord; mais cette cause est Dieu qui seul est aimable. On peut s'unir aux objets sensibles, mais on ne doit pas les aimer, et lorsque l'obligation que nous avons de conserver notre santé et notre vie, nous contraint de jouir de quelque plaisir, il faut faire de nécessité vertu, et n'en user qu'avec crainte, qu'avec une espèce d'horreur (2). Est-ce donc là le langage d'un épicurien, et Malebranche n'est-il pas tout aussi éloigné de l'épicurisme en morale qu'en métaphysique (3)?

(1) *Recherche*, 4^e livre.

(2) *Conversat. chrét.*, 8^e entret.

(3) Bayle intervint contre Arnauld, en faveur de Malebranche, dans cette querelle des plaisirs. Fontenelle y touche avec finesse et un peu d'ironie dans l'*Éloge* de Malebranche: « Ainsi, malgré sa vie plus que

Qu'est-ce que la beauté? De même que la justice, Malebranche la ramène à l'ordre. Si tous les hommes aiment naturellement la beauté, c'est parce que toute beauté est visiblement une imitation de l'ordre. Non-seulement cela est vrai de cette beauté qui est l'objet de l'esprit, mais même des beautés sensibles. Les beautés sensibles ne sont belles que par l'ordre et par la vérité, quoique l'ordre et la vérité y soient plus difficiles à découvrir (1). Telle est la pensée fondamentale, ingénieusement développée par le P. André dans ses *Discours sur le beau*.

Malebranche rattache étroitement la politique à la morale. C'est de la seule raison qu'il fait dériver toute autorité légitime. D'où vient que la raison seule ne règne pas sur les hommes et que la force soit devenue la maîtresse? C'est au péché originel qu'il attribue la première origine de ce règne de la force et de l'inégalité parmi les hommes. La nature humaine étant égale dans tous les hommes, et faite pour la raison, il n'y a que le mérite, qui aurait dû nous distinguer et la raison nous conduire: « mais par suite du péché et de la concupiscence, les hommes, quoique naturellement tous égaux, ont cessé de former entre eux une société d'égalité sous une même loi, la raison. La force ou la loi des brutes, celle qui a déféré au lion l'empire parmi les animaux, est devenue la maîtresse parmi les hommes, et l'ambition des uns, la nécessité des autres, a obligé tous les hommes à abandonner, pour ainsi dire, Dieu, leur roi naturel et légitime, et la raison universelle, leur loi inviolable, pour choisir des protecteurs visibles qui pussent par la force les défendre contre une force ennemie.... La raison même le veut ainsi, parce que la force est une loi qui doit ranger ceux qui ne suivent plus la raison. » Travailler à faire régner la raison, d'où ils tiennent toute leur

philosophique et très-chrétienne, il se trouva le protecteur des plaisirs. A la vérité, la question devint si subtile et si métaphysique, que leurs plus grands partisans auraient mieux aimé y renoncer toute leur vie, que d'être obligés à les soutenir comme lui. »

(1) 4^e *Méditation*.

autorité, voilà la mission des rois, des puissants, des supérieurs de toute sorte. Le père lui-même ne peut commander à son enfant qu'au nom de la raison. Malebranche appelle admirablement, des vicaires de la raison, tous les hommes revêtus de quelque autorité sur les autres : « Que les supérieurs se regardent donc comme les vicaires, pour ainsi dire, de la raison, loi primitive, indispensable, et n'usent de leur autorité que contre ceux qui refusent d'obéir à cette loi. Qu'ils ne se servent de la force, loi des brutes, que contre les brutes, que contre ceux qui ne connaissent point de raison et qui ne veulent point s'y soumettre (1). »

La loi de la force n'est légitime que pour ramener à la loi de la raison. « Dieu même, si cela était possible, n'a pas le droit de se servir de sa puissance pour soumettre les hommes, faits pour la raison, à une volonté qui n'y serait pas conforme (2). »

Ainsi Malebranche établit la souveraineté absolue de la raison à l'égard de toutes les volontés, à l'égard des individus et des peuples, des particuliers et des rois, à l'égard de Dieu même. Il n'est pas moins convaincu de son infailibilité que de sa souveraineté : « Ne jamais donner de consentement qu'aux propositions qui paraissent si évidemment vraies qu'on ne puisse le leur refuser sans sentir une peine intérieure et des reproches secrets de la raison ; » voilà la règle suprême de sa logique, règle qu'il défend admirablement contre les attaques soit des sceptiques, soit des théologiens ennemis de la raison. S'il nous arrive de nous tromper, c'est que nous nous contentons de la vraisemblance, sans attendre l'évidence, ou que nous précédon la lumière au lieu de la suivre, c'est que nous avons le pouvoir de nous décider, sans attendre le jugement infailible du juste juge, car si nous faisons toujours à la raison cet honneur de la laisser prononcer en nous ses arrêts, elle

(1) *Traité de morale*, 2^e partie, chap. iv.

(2) *Traité de morale*.

nous rendrait infailibles. Non-seulement la raison ne nous trompe pas, mais, selon Malebranche, c'est une impiété de soutenir qu'elle nous trompe : « C'est une impiété que de dire que cette raison universelle à laquelle tous les hommes participent et par laquelle seule ils sont raisonnables, soit sujette à l'erreur ou capable de nous tromper. Ce n'est point la raison de l'homme qui le séduit, c'est son cœur ; ce n'est point sa lumière qui l'empêche de voir, ce sont ses ténèbres ; ce n'est point l'union qu'il a avec Dieu qui le trompe, ce n'est pas même, en un sens, celle qu'il a avec son corps, c'est la dépendance où il est de son corps, ou plutôt c'est qu'il veut se tromper lui-même, c'est qu'il veut jouir du plaisir de juger avant de s'être donné la peine d'examiner, c'est qu'il veut se reposer avant d'être arrivé au lieu où la vérité repose (1). »

Il n'épargne pas les personnes de piété qui, de son temps, comme aujourd'hui, faisaient la guerre à la raison : « Il y a même des personnes de piété qui prouvent par raison qu'il faut renoncer à la raison, que ce n'est point la lumière, mais la foi seule qui doit nous conduire, et que l'obéissance aveugle est la principale vertu des chrétiens. La paresse des inférieurs et leur esprit flatteur s'accommodent souvent de cette vertu prétendue, et l'orgueil de ceux qui commandent en est toujours très-content. De sorte qu'il se trouvera peut-être des gens qui seront scandalisés que je fasse cet honneur à la raison de l'élever au-dessus de toutes les puissances, et qui s'imagineront que je me révolte contre les autorités légitimes à cause que je prends son parti et que je soutiens que c'est à elle à décider et à régner (2). »

Toujours préoccupé de rattacher sa philosophie à la théologie, Malebranche se plaît à représenter la raison comme le verbe de Dieu sans la chair, et Jésus-Christ lui-même comme cette même raison rendue visible et incarnée, pour

(1) 12^e *Éclairciss. à la Recherche*.

(2) *Traité de morale*, 2^e partie, chap. ii.

frapper davantage les hommes sensibles et charnels et les conduire, par une autorité sensible, jusqu'à l'intelligence de la vérité. Dans l'eucharistie, il voit un symbole de la nourriture divine, de la manne céleste, dont se repaissent toutes les intelligences, par leur participation avec la substance divine (1).

Telles sont les deux parties de la doctrine de la vision en Dieu, l'une relative au particulier, l'autre à l'absolu. Il importe de ne pas les confondre. Dans la première, qui appartient en propre à Malebranche, il n'y a qu'erreur et chimère; dans la seconde, où il s'inspire de saint Augustin, et, par saint Augustin de Platon, il y a, suivant nous, une certaine part de vérité. L'erreur consiste à imaginer que les corps en eux-mêmes sont invisibles pour nous et que nous ne pouvons les voir qu'autant que Dieu nous les montre dans sa substance même. Toutes ces inventions, si subtiles et si bizarres, de Malebranche, pour nous faire voir les corps en Dieu, ont pour origine, comme nous l'avons vu, ce prétendu axiome de sa métaphysique, que toute efficace appartient à Dieu seul. De là, d'abord, tous ces objets intelligibles qui leur correspondent en Dieu; de là, ensuite, l'étendue intelligible qui, par ses diverses applications à notre esprit, et par les sentiments que Dieu excite en nous, à leur occasion, nous découvre en elle tout le figuré et le sensible, quoiqu'elle ne renferme rien de sensible et de figuré.

Comment comprendre que nous apercevions des figures intelligibles sur cette étendue uniforme, infinie, où rien n'est figuré? Comment y découper telle ou telle figure, si déjà, par devers nous, nous n'en avons pas le patron et le modèle? Ou si ce n'est pas nous qui limitons, qui découpons l'étendue, si c'est l'étendue intelligible elle-même qui s'applique à notre esprit, sous telle ou telle limite, quelle est la raison de cette limite? Comment l'étendue in-

(1) Cette interprétation du sacrement de l'eucharistie est développée dans la 20^e Méditation.

telligible se circonscrit-elle à notre regard en cercle ou en carré, sans cesser de nous apparaître comme infinie? Quoi de plus obscur et de plus chimérique que toutes ces imaginations pour concilier, avec l'uniformité de l'étendue intelligible, la variété infinie de nos perceptions sensibles! Enfin, si l'étendue intelligible, avec le sentiment, suffit à nous donner tous les spectacles et toutes les impressions du monde extérieur, si nous ne sommes réellement en rapport qu'avec ce monde intelligible, à quoi bon supposer l'existence d'un monde réel, et quoi de plus contraire à ce grand principe de la simplicité des voies, sans cesse invoqué par Malebranche? Nous continuerons donc de croire, en dépit des axiomes métaphysiques de l'auteur de la *Recherche*, que nous voyons le particulier en lui-même, sans prétendre expliquer comment nous le voyons, ou que la perception d'un objet, comme Arnauld le soutient avec tant de force et de bon sens, est la vue directe et immédiate de cet objet en lui-même, que l'arbre que nous voyons, que notre corps, que nous touchons, est un arbre réel, un corps réel, et non un arbre et un corps intelligibles aperçus en Dieu.

Mais la vision en Dieu a un sens plus plausible quand il s'agit de la connaissance de l'immuable et de l'absolu.

Nous voyons, sans doute, en eux-mêmes les objets matériels, mais on peut dire en un certain sens, avec Malebranche, que nous les voyons à la lumière des idées divines, et non à leur propre lumière. Nous ne voyons en effet le fini que sous la condition et à la lumière de l'infini, que dans l'infini, comme le dit Malebranche. Le fini et l'infini, ou le relatif et l'absolu, sont deux termes corrélatifs dans notre intelligence, qui ne peuvent être ni séparés, ni même conçus indépendamment l'un de l'autre. Malebranche a donc raison de dire que Dieu ne nous fait rien connaître sinon par la manifestation d'une nature immuable, ou même encore, que nous ne sommes pas notre lumière à nous-mêmes, et que Dieu seul est le père de toutes les lumières. Ainsi, s'il n'est pas vrai que nous voyons tout en

Dieu, il est vrai que nous ne verrions rien sans lui, pas même les choses particulières et contingentes; ainsi il est vrai que c'est lui que nous voyons, quand nous voyons les vérités éternelles et nécessaires, l'ordre absolu.

Quel philosophe, mieux que Malebranche, a saisi ce côté de notre intelligence qui regarde l'infini? Qui mieux que lui a mis en lumière, soit dans l'ordre de la spéculation, soit dans celui de la pratique, l'universalité, la nature divine de cette raison commune qui éclaire tous les hommes? Cette doctrine était sans doute en germe dans la preuve de l'existence de Dieu par l'idée de l'infini; mais ce germe a été admirablement développé par Malebranche. La manière dont Descartes entend les idées innées, la dépendance où il les place à l'égard des décrets arbitraires de la toute-puissance divine, avaient favorisé la tendance empirique de Régis et de quelques autres cartésiens. Malebranche y apporte le remède; il restitue aux vérités premières de la science et de la morale leur caractère d'universalité et d'immutabilité, il replace leur siège, avec Platon et saint Augustin, dans l'entendement divin, il les fait dépendre de l'essence même de Dieu, et non des caprices de sa volonté. Nous verrons les cartésiens les plus illustres, ceux-là mêmes qui, sur d'autres points, ont fait la guerre la plus vive à Malebranche, revenir à son exemple, à saint Augustin, et modifier la doctrine du maître, en y faisant entrer une partie de la vision en Dieu.

CHAPITRE VI

De la volonté. — Confusion de la volonté et de l'inclination. — Inclination fondamentale de notre nature. — Définition de la volonté. — Part de Dieu et part de l'homme dans la volonté. — Inconséquences de Malebranche au sujet de la liberté. — Rapports de l'âme avec le corps. — Rapports de toutes les substances créées les unes avec les autres. — Scepticisme de Malebranche au sujet de l'existence des corps. — Doctrine des causes occasionnelles. — Rapports des corps les uns avec les autres. — La force mouvante des corps est l'efficace de la volonté divine les conservant successivement en différents lieux. — L'âme et le corps simples causes occasionnelles à l'égard l'un de l'autre. — Union de l'âme et du corps par la seule réciprocation de nos modalités sur le fondement des décrets divins. — Illusions de Malebranche sur les avantages religieux et moraux de cette doctrine. — Les volontés particulières augmentées, et non diminuées en Dieu, par les causes occasionnelles. — Rouage inutile des causes occasionnelles imaginé pour dissimuler la substitution du Créateur à la créature.

De l'entendement passons à la volonté et aux grandes questions qui s'y rattachent, à la liberté, aux rapports de l'âme et du corps, puis à la question plus générale des rapports de toutes les créatures les unes avec les autres, c'est-à-dire, à la théorie des causes occasionnelles. Ici encore Dieu va nous apparaître comme l'unique acteur. Nous allons le voir opérer en nous le vouloir, de même que le sentir et le connaître. L'homme ne voit, selon Malebranche, que parce que Dieu l'éclaire, et il ne veut que parce que Dieu l'aime et le fait aimer (1).

La volonté, d'après la définition de Malebranche, est la faculté de recevoir des inclinations, faculté qu'il compare, comme nous l'avons déjà dit, à la capacité de la matière de

(1) *Traité de morale*, 1^{er} livre, chap. II.